

DÉBATS



ENTRETIEN
AVEC BORIS CYRULNIK

“C’EST AINSI QU’ON FABRIQUE
DES GOGOS ARMÉS”

Le grand psychiatre publie le 21 avril prochain *“Tyres paradis, bonheurs héroïques”* chez Odile Jacob. Il évoque en exclusivité pour *“l’Obs”* le terrorisme, le mal, la souffrance des quartiers, le conditionnement djihadiste, la mort et les soins à apporter aux victimes

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS ARMANET ET AUDE LANCELIN
LÉA CRESPI

Vous consacrez votre livre à l'héroïsme et à ses représentations. « *En ce début du XXI^e siècle, le climat est favorable à la naissance des héros* », écrivez-vous. Qu'entendez-vous par là ?

J'ai commencé ma vie au temps du totalitarisme. Ma famille a disparu, et j'ai failli disparaître. J'étais convaincu que c'était un problème réglé, que ça ne réapparaîtrait jamais. Et, au dernier chapitre de mon existence, ça réapparaît. Dans toutes les cultures, quand une société ou un groupe est en difficulté, soit de cohésion soit d'humiliation, on voit de manière récurrente resurgir un langage totalitaire qui prend des formes différentes selon les contextes culturels. L'humiliation des Allemands par le traité de Versailles et la faillite de l'Etat avec la crise de 1929 sont des causes de la montée du nazisme. Le processus d'héroïsation s'est alors déclenché. Hitler est devenu un héros parce qu'il se présentait comme sauveur du peuple. Au début, les Allemands en riaient tellement ses théories paraissaient ridicules – la culture germanique du début des années 1930 était une des plus sophistiquées d'Occident. Cela me rappelle une phrase de Michelet. En substance : quand l'Etat est défaillant, les sorcières apparaissent. J'ai vu ça au Congo. J'y étais avec l'Unicef l'an dernier. Il y a un effondrement culturel effrayant là-bas, et toutes les sectes du monde accourent pour faire leur marché, partout. Michelet a raison : quand l'Etat flanche, les sorcières surgissent et les sectes accourent. Au Proche-Orient, là où les Etats sont défaillants, les gens trouvent refuge dans des sectes et donnent le pouvoir à des théories totalitaires. Et là, chaque fois, il y a un sauveur qui apparaît. Ce sauveur dit : je suis prêt à mourir pour vous sauver, vous allez mourir encore plus quand je serai mort, vous allez me glorifier. Les héros apparaissent, et se dessine une compétition de martyrs potentiels. Au Proche-Orient, il y a 14 millions d'enfants traumatisés, orphelins, mutilés, abandonnés, non éduqués ou survivant dans des familles misérables. Quand on est en détresse, on est vulnérable. Quand on coule, on s'accroche à tout ce qui flotte. C'est dans le chaos que poussent les héros. Les meneurs d'âmes vous indiquent le chemin, la cause du mal et les moyens de s'en sortir. Dans des conditions dramatiques, un grand nombre de jeunes deviennent ainsi des armes consentantes.

Mais les terroristes qui frappent en Europe sont nés ici. Certains sont allés au Proche-Orient, mais pas tous. Et ici, l'Etat n'est pas à ce point défaillant...

Ici, nous parlons d'une autre sorte de chaos. Parmi les gosses français qui vont faire le djihad, il y a 40% de convertis, issus de familles qui auraient voulu qu'ils aillent à la messe, ou qui sont catholiques comme on l'est aujourd'hui – j'ai même des amis qui se disent « d'origine catholique », comme on se disait

avant « d'origine juive », c'est fou. Il y a 40% de gosses de familles musulmanes qui auraient voulu que leurs enfants travaillent bien à l'école, qu'ils apprennent un métier, deviennent de « gentils » Français musulmans, et qui sont atterrées par ce qui se passe. Il y a 1% d'enfants de juifs qui se convertissent et qui vont faire le djihad. Et 19% d'enfants sans Dieu, athées. Ça fait quand même 81% d'enfants de culture croyante qui vont faire le djihad, contre 19% de non-croyants. Ces enfants ont des carences éducatives et culturelles graves. Dans nos « quartiers », comme on dit vilainement, il y a des zones déculturées. Quand on est largué par la culture, on cherche un sauveur.

Après les attentats, vous avez souvent rencontré des jeunes des quartiers. Au sujet de Mohamed Merah, vous employez l'expression de « héros négatif ». Que voulez-vous dire ?

Après la tuerie de Toulouse, on a recensé 90 actes antisémites. Il y a une identification avec les auteurs des actes terroristes, une glorification du héros négatif. Cette identification permet de ne plus se sentir méprisé, mais craint. J'ai été beaucoup invité dans les lycées de La Seyne-sur-Mer (Var) ou par des associations dans les quartiers Nord de Marseille. J'y vais souvent, j'ai toujours été bien reçu, même par ces « sales gosses », souvent déscolarisés, « décrocheurs » comme on dit. Ils sont avides d'explications, et non pas d'engueulades ou de répression. Ils sont avides de culture, de débats, même s'ils ne sont pas toujours faciles parce qu'ils n'ont pas appris à débattre, et n'ont pas de tranquillité intime. Ils sont avides de comprendre, mais ils ne trouvent personne pour leur expliquer, à part les enseignants. J'ai d'ailleurs été étonné par la chaleur de la plupart d'entre eux.

Dans les lycées de La Seyne, les jeunes étaient désireux de poser des questions que j'ai trouvées très adultes. Dans les quartiers Nord, c'était plus émotionnel parce que ce sont des gosses sans culture, qui n'ont pas appris à réguler leurs émotions. Beaucoup ne voient jamais leurs parents. Ils sont élevés dans la rue, dans le quartier. Quand il n'y a pas de structure familiale ni culturelle, on voit réapparaître très rapidement les processus archaïques de socialisation, c'est-à-dire la loi du plus fort. Comme on l'a vu à Calais, comme je l'ai vu dans tous les camps où j'ai été au Proche-Orient. Dès qu'il y a un camp, en quarante-huit heures, la loi du plus fort revient. C'est fragile, la culture. Nous parlons essentiellement des attentats parce que c'est ce qui les touche le plus. L'impression que j'avais, c'est que tous ces gosses étaient en demande de cadre et de sens. Ils sont terriblement malheureux. Ils n'ont pas de projet d'existence, pas de structure affective, ils ont échoué partout. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une famille, ils ne savent pas parler de ce qu'ils ressentent. C'est difficile de ne pas réagir comme eux parce que c'est contagieux, les émotions. Quand on se fait engueuler par un

“Ce sont des gogos de l'islam, les Merah, les Coulibaly... Ils se font escroquer comme quand on entre dans une secte.”

gosse, c'est
Et quand
ils sont t
malheur
on le cra
Colomb
violence
Moham
on le cra
rues, do
plus fort
Il a voulu
pris. Je f
musulm
à l'islam
gars-là.
centre o
Ce sont
Couliba
on entr
« révolu
ne sont
veau so
appauv
relation
pas pas
prendre
sont air
litaire q
leur fair

sses
eurs
t un
sul-
il y a
vont
s. Ça
ante
ants.
elles
ilai-
est

ren-
t de
sion
?

ictes
eurs
éga-
ntir
oup
sur-
dans
. J'y
bien
es »
irs »
xpli-
s ou
s de
sont
'ont
is de
s de
per-
t les
nné

lési-
très
tion-
'ont
p ne
rue,
ami-
nent
-dire
ne je
ient.
la loi
par-
st ce
que
sens
pro-
rou-
le, ils
liffi-
ntar-
r un



gosse, c'est difficile de rester paisible. On a tort bien sûr. Et quand on s'applique à répondre paisiblement, ils sont très contents. Eh bien, certains de ces gosses malheureux, leur seule dignité, c'est Mohamed Merah : on le craint. J'ai vu ça aussi avec les enfants des rues en Colombie. Leur seule dignité passe par la bagarre, la violence. Les gosses me disaient : tu te rends compte, Mohamed Merah, c'était un minable, et maintenant on le craint. C'est vrai, il a tout raté. C'était un gosse des rues, donc il a connu la socialisation brutale, la loi du plus fort. Il a raté l'école, il n'a pas su faire une famille. Il a voulu s'engager dans l'armée française, il n'a pas été pris. Je fais le pari que, bien qu'étant de famille musulmane, il ne connaissait pas grand-chose à l'islam, comme un Coulibaly, comme tous ces gars-là. Quand il y a un chaos culturel, il y a un centre organisé, et tout autour il y a des gogos. Ce sont des gogos de l'islam, les Merah, les Coulibaly... Ils se font escroquer comme quand on entre dans une secte. Eux qui se disent « révolutionnaires » ou « bras armé de Dieu » ne sont que des pantins déculturés. Que le cerveau soit altéré par une maladie ou par un appauvrissement du milieu culturel, les effets relationnels sont les mêmes. Incapables de ne pas passer à l'acte, ils ne parviennent pas à prendre le recul nécessaire à la réflexion. Ils sont ainsi des proies faciles pour un chef totalitaire qui cherche à imposer sa loi. Il suffit de leur faire croire qu'ils seront héroïsés et vivront

Les membres de la brigade Hamzah du Front Al-Nosra défilent dans la ville de Deir ez-Zor (est de la Syrie), en février 2013.

auprès de Dieu après leur mort. C'est ainsi qu'on fabrique des gogos armés.

Ce qui est frappant dans les différents parcours de vie de djihadistes qu'on a récemment découverts, c'est la vitesse de la radicalisation.

Tout à fait. J'ai fait un groupe de recherche avec des gens que j'admire beaucoup, dont le psychosociologue Bernard Rimé, qui est prof à l'université catholique de Louvain et travaille sur le partage social des émotions. Dans les enquêtes avec son équipe, il se rend compte qu'une « épidémie de croyance » peut se déclencher en quelques jours.

Comme on l'observe dans les périodes de guerre, où, tout à coup, on voit des rumeurs se propager avec une conviction folle et sans aucune preuve. C'est pour ça que j'emploie l'expression de « délire logique ». C'est parce que ce ne sont pas des délires psychotiques, ce sont des délires au sens étymologique (« sortir du sillon »), c'est-à-dire coupés de la réalité sensible. Et c'est cohérent. Mais c'est délirant, parce que c'est coupé de la réalité. Et les gens sont fermement convaincus parce qu'ils sont désespérés, qu'ils ont peur. En période de guerre ou en période de déstructuration sociale, on voit que des rumeurs se déclenchent, intenses et avec une vitesse stupéfiante. Comme avec Hitler autrefois, on est en plein théâtre émotionnel. Les djihadistes font des mises en scène de Grand- ➤

BORIS CYRULNIK, né le 26 juillet 1937, devenu orphelin pendant la guerre (ses parents sont morts en déportation), est neuropsychiatre, psychanalyste et directeur d'enseignement à l'université de Toulon. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont « Un merveilleux malheur », « Les vilains Petits Canards », « Autobiographie d'un épouvantail », « Mourir de dire La honte » et « Les Amés blessées », tous parus aux Editions Odile Jacob. Il publiera la semaine prochaine chez le même éditeur « Ivres paradisi, bonheurs héroïques ».

⇒ Guignol pour terrifier, et l'on terrorise pour imposer sa loi fanatique.

« Le sacrifice nécessite une liturgie théâtrale, afin de bien montrer qu'il ne s'agit pas d'une mort banale », dites-vous à ce sujet.

Oui, elle doit être lumineuse, sublime, transcendante. Pour le héros, la mort est une promotion, mourir de cette manière est une offrande au groupe, une consécration presque divine. C'est pourquoi les fanatiques qui se font exploser dans une foule pour tuer le plus d'ennemis possible ne se suicident pas, ils offrent leur mort à Dieu. Ce n'est pas un « attentat-suicide », comme on le dit souvent, c'est une mort consacrée. La religion donne la promesse : ils vivront auprès de Dieu après leur mort. Ce sont des proies faciles, ces gosses déculturés, d'autant qu'il y a une perspective d'au-delà. Etant héroïsés, ils seront encore plus aimés après leur mort qu'au cours de leur vie. Puisqu'ils disent : je suis désireux de mourir pour que vous viviez mieux. C'est une déclaration d'amour. Ils se font aimer comme ça, et s'ils meurent on va les aimer encore plus.

Comment expliquer toutefois une telle emprise, une telle soumission ?

Les rituels religieux sont transcendants. Chacun doit s'y soumettre, et dans un contexte de guerre, la moindre divergence fait l'effet d'une trahison. Dans le récit totalitaire, celui qui s'y soumet éprouve la moindre divergence comme un blasphème qui légitime la mise à mort du mécréant. C'est tellement facile de se laisser envoûter par les lyrismes totalitaires.

Quand on commence à accepter une relation d'emprise, il devient de plus en plus difficile de s'en dégager. Quand on est faible, il y a de grands bénéfices à se soumettre à l'instructeur, au recruteur, au chef.

Et, qui plus est, les recruteurs proposent une vie intense, une initiation côtoyant la mort.

Il s'agit de jeunes qui ne peuvent pas contrôler leurs pulsions et qui sont devenus délinquants, jusqu'au jour où ils rencontrent un maître, un fanatique religieux ou politique qui s'empare de leur psychisme. Ils perdent alors leur liberté intime et fourniront l'armée des pseudo-héros, des naïfs exploités à mort par des puissances spirituelles, idéologiques ou financières. Ils bouillonnent, ça bouillonne de partout. La course à l'amok – qui vient du malais et signifie « rage



Un porte-étendard des Jeunesses hitlériennes (Hitlerjugend) vers 1935.

incontrôlable» – est une illustration de ce phénomène insensé. C'est un accès subit de folie meurtrière qui s'achève avec la mort de l'individu après qu'il a lui-même tué un nombre considérable de personnes. C'est une longue course écervelée. On court l'amok sans raison valable. On n'est pas dans le monde du rationnel,

LA SOUMISSION

« La soumission librement consentie n'est pas la conséquence d'une bataille glorieuse ou d'un long débat. Au contraire, c'est un tout petit acte quotidien, un minuscule signe de reconnaissance – une manière de se laisser pousser la barbe, de se voiler la tête comme le font certaines musulmanes, de serrer la main comme un franc-maçon ou de lever le poing comme un communiste – qui constitue un acte de foi pour reconnaître instantanément un copain du même clan. On peut aussi faire des « gestes verbaux », comme signer une pétition à peine lue, prendre en main un tract, donner un peu d'argent à une association, prononcer quelques mots-emblèmes comme « race », « lutte des classes », « Seigneur » ou « retour du refoulé », sans vraiment réfléchir à ce qu'induisent ces mots. Ces sonorités verbales ont pour fonction d'indiquer à quel monde mental nous avons affaire : proche ou lointain, ami ou ennemi. Nous articulons des mots qui font clan et non plus des outils de pensée.

De minuscules indices visuels ou sonores suffisent à expliquer la puissance du conformisme. Le moindre trouble dans l'expression de ces signes de reconnaissance place le sceptique dans le groupe des hors-clan, le rendant ainsi susceptible de devenir un ennemi. Si nous étions des êtres de raison, il suffirait d'argumenter avant de décider. Comme nous sommes aussi des êtres d'émotion, nous devons donner forme à ce monde préverbal qui nous aide à nous leurrer afin de vivre ensemble. Complices inconscients de cet artifice, nous sommes crispés par toute pensée autonome qui coûte l'effort de penser, au risque de se désolidariser. Dès qu'il y a un Etat, une autorité souveraine pour coordonner nos actions sociales, dès qu'il y a un mythe, un récit fabuleux qui nous aide à habiter un monde mental de même famille, nous sommes cadrés, heureux de vivre ensemble. Mais si nous sommes vulnérabilisés par notre développement personnel ou par l'histoire de notre groupe, nous risquons de nous agripper à ce bénéfice affectif, nous acceptons de nous soumettre au point de ne plus supporter la moindre déviance ou la moindre originalité.

Extrait de *Les paradis, bonheurs héroïques*.

© Odile Jacob, 2016.

Vous martyrisé qu'il n'vous a capacité

Oui, le ma... une cultu... primez al... romans, v... Louvre, le... niens... C... « Trauma... est une n... l'horreur... qu'avant... guerre. Il... phoser sa... sommier. S... drome ps... film, si o... ciation, o... on redevi... un facteu... Vous a cha... suggé... tats, aux s... Je n'emp... « cabossé... une conr... tions d'ai... relations... J'ai été co... les atten... discours... il n'y a pe

on est dans le monde de la perte de la régulation émotionnelle. Il n'y a pas de culture, il n'y a pas de mots, on est soumis à quelque chose qui déclenche – c'est volontairement que j'emploie le mot « déclencher » – une émotion qu'on ne sait pas contrôler. Prisonniers de leurs émotions au nom d'une morale perverse – les nazis ont commis des crimes incroyables au nom d'une morale supérieure –, ils se laissent embarquer, et le plus sincèrement du monde, tuent le plus de gens innocents qu'ils peuvent, tous ceux qu'ils croisent. Sachant qu'ils vont tuer jusqu'à ce qu'ils soient tués à leur tour.

Le spectacle du mal semble plus attrayant passionnellement que la banalité du bien.

Vous écrivez : « La mort spectaculaire d'un martyr fait naître dix résistants armés », alors qu'il n'y a pas de mise en scène chez ceux que vous appelez les « refusants », ceux qui ont une capacité à résister au conditionnement.

Oui, le mal est fascinant. Imaginez qu'on vive dans une culture capable de supprimer le mal. Vous supprimez alors presque tous les films, presque tous les romans, vous fermez les trois quarts des salles du Louvre, la peinture héroïque, les pompiers napoléoniens... Corinne Chaput, qui a fait sa thèse sur les « Traumatismes de guerre », dit joliment : « La guerre est une machine à écrire. » Certains transforment l'horreur de leur vie quotidienne en œuvre d'art. Alors qu'avant ils étaient des choses bousculées par la guerre. Il faut d'une façon ou d'une autre métamorphoser sa souffrance, si l'on ne veut pas en rester prisonnier. Sinon, on rumine, on déprime, on fait un syndrome psychotraumatique. Si l'on fait un roman, un film, si on s'engage politiquement ou dans une association, on reprend possession de son monde intime, on redevient sujet. Donc là, cela fonctionne comme un facteur de résilience.

Vous écrivez que le sens du mot « victime » a changé depuis les années 1980. Comment suggérez-vous de parler aux blessés des attentats, aux membres de la famille des morts, aux survivants ?

Je n'emploie pas le mot « victime », j'emploie les mots « cabossé » ou « blessé ». Parce que « victime », il y a une connotation judiciaire. « Blessé », c'est des relations d'aide, des relations de soins. Ce n'est pas des relations de règlement de comptes ou de vengeance. J'ai été contacté par des associations de blessés après les attentats. Et ce qu'ils veulent entendre, c'est un discours sur la résilience. Je suis blessé, j'ai été blessé, il n'y a pas de doute ; je suis mutilé, j'ai perdu des gens

LA VICTIME

« Ce n'est qu'à partir des années 1980 que la connotation du mot « victime » a changé. Le mot ne désignait plus une pauvre personne abîmée par l'existence, il racontait désormais comment un blessé se bagarrait pour se remettre à vivre. Les récits collectifs n'étaient plus dénonciateurs, ils devenaient glorificateurs. L'ex-victime était invitée à aller chercher dans sa mémoire « l'événement transformé en souvenir qu'il fallait exhumer pour lui donner une représentation ». En 1946, dire qu'on était victime, c'était avouer qu'on était un débris, un vaincu, un humain chassé de l'humanité. En 1985, l'aveu de la mortification se transformait en récit de victoire. En racontant d'où l'on venait, en expliquant qu'on avait été assez fort pour réintégrer la condition humaine, la blessure devenait glorieuse. Le contexte culturel venait de modifier la signification du fait. Le vaincu désespéré de 1946 devenait un héros de la vie quotidienne en 1985. Le sens attribué au fait avait lui aussi changé. Après la guerre, le libérateur était un Américain, un Africain ou un résistant. Quarante ans plus tard, le vainqueur était un petit Français qui avait vaincu l'adversité. Le fait n'était pas modifié, mais le récit qu'on en faisait en avait remanié la représentation. La mémoire du malheur ne provoquait plus le même sentiment. Le blessé, en ouvrant la crypte douloureuse, éprouvait un sentiment d'héroïsation. Deux personnes qui vivent au même moment dans le même monde de choses ne perçoivent pas les mêmes bribes de réel. C'est la réduction des informations qui donne forme au monde perçu. Plus tard, la représentation de ce qu'on a perçu modifie encore la mémoire du passé. »

Extrait de *Ivres paradis, bonheurs héroïques*.

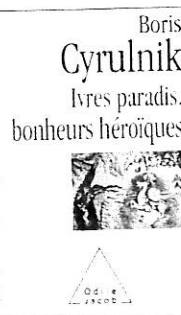
© Odile Jacob, 2016.

de ma famille, on ne me les rendra jamais. Le coup dans le réel, je l'ai reçu. Mais dans la résilience, on va me dire comment je peux me remettre à vivre après ça, malgré ça et avec ça dans le corps ou dans la mémoire.

Il y a deux mauvaises solutions. La première mauvaise solution, c'est de les empêcher de parler. Et la deuxième mauvaise solution, c'est ce qu'on a fait jusqu'à maintenant : c'est fini tout ça, sois un homme, arrête de te plaindre, la vie continue... Toutes les phrases de déni que j'ai entendues quand j'étais gosse et qui m'ont clivé névrotiquement. Je ne pouvais formuler que ce que les gens étaient capables d'entendre, et toute une autre partie de ma personnalité souffrait en secret. Deuxième mauvaise solution : les faire parler. C'est-à-dire : racontez-moi. Si on fait parler, il y a deux temps. On en a discuté avec Xavier Emmanuelli [fondateur du Samu social de Paris, NDLR] et les psys Bernard Rimé, Sam Tyano, et on est tous arrivés à la même conclusion : le premier temps, c'est de sécuriser. Être là, et on parle de la pluie et du beau temps. Il est arrivé quelque chose de très grave, mais tu vas prendre une pelle, tu vas déblayer s'il y a des décombres. Tu vas faire ce que tu sais faire, tu vas remplir des papiers, tu vas t'occuper de la nourriture, tu vas apporter des pansements. Fais ce que tu sais faire.

Retour à la banalité, en somme.

Présence sécurisante. Tu es blessé, je suis là. Si tu veux parler, tu parles ; si tu ne veux pas parler, tu ne parles pas. Le professeur psychiatre Thierry Baubet, ➔



omène
ère qui
il a lui-
s. C'est
ans rai-
ionnel,

rieuse
esigne
me le
nes, de
consti-
t aussi
tract,
race»,
ir à ce
monde
ots qui

nisme.
dans le
s'êtres
d'émo-
e vivre
e auto-
torité
ux qui
e vivre
ou par
eptons
inalité.

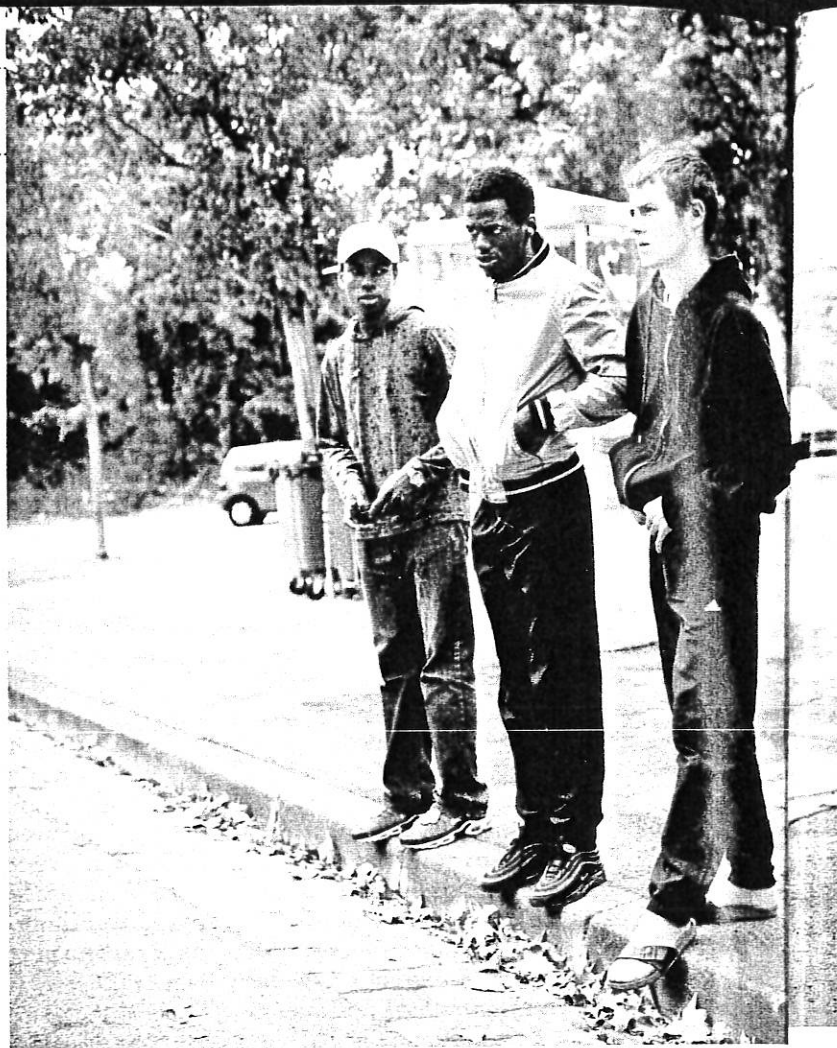
➔ qui pilote la Cump (cellule d'urgence médico-psychologique) de Seine-Saint-Denis, l'a redit il n'y a pas longtemps à l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants) : lors des attentats, les médecins du corps ont été très efficaces ; les pompiers, les sauveteurs ont été d'une efficacité remarquable. Les psys, eux, ont encore des progrès à faire.

Donc sécuriser verbalement. Et, ensuite, chercher à comprendre verbalement. Et là, il y aura un travail intime et culturel à effectuer. Le mot important, c'est « soutien ». Une minorité veut parler très tôt. La majorité ne veut pas parler très tôt, mais ils ont besoin d'être soutenus quand même.

Comprendre, c'est un de vos mots-clés.

Oui. Depuis que je suis enfant, je suis atteint d'une maladie merveilleuse, qui est la rage de comprendre. Si j'ai réussi à limiter la casse, c'est probablement un bénéfice secondaire de ma névrose : cette rage de comprendre a fait que j'ai eu un courage morbide. Si j'avais été équilibré, je n'aurais pas eu le courage de faire médecine et psycho dans les conditions où je l'ai fait. Il fallait être délirant pour tenter cette aventure, parce que je n'avais pas de bourse (mes parents n'étaient pas officiellement morts, mais avaient été déportés ; ils étaient donc portés disparus). Ce n'est pas normal d'avoir tenté cette aventure, et ce n'est pas normal d'avoir à peu près réussi. Je suis l'exemple non pas de la résilience, mais du bénéfice secondaire de la névrose.

Vous écrivez que les héros des romans que vous lisez lorsque vous étiez enfant « étaient faits du même sang que le mien : nous traversons les mêmes épreuves de l'abandon, de la malveillance des hommes et de l'injustice de la société ». Est-ce que ça vous permet



de mieux comprendre les « héros négatifs » ? Comme ces gosses, j'avais besoin de héros. Le premier d'entre eux a été Tarzan. Il est faible, il se muscle, il commande aux animaux, il sauve les animaux qui le

jeunes ge
as Aygal
partiers
à Marse

L'HÉROÏSME

“ En France, l'histoire de la Shoah n'est enseignée que pendant deux heures au cours des trois dernières années de lycée par des professeurs qui n'y arrivent pas toujours. Sur douze millions d'élèves, soixante-deux mille ont visité les camps et cent cinquante mille les mémoriaux. Sur un million d'enseignants, trois mille ont suivi les cours du Mémorial de la Shoah. Plus de 60% des étudiants entre 18 et 24 ans n'ont jamais entendu parler de la rafle du Vel'd'Hiv. Il y a donc peu de mots, peu d'informations diffusées sur la Shoah, mais il est vrai que la moindre parole émise sur ce sujet provoque une intense réaction émotionnelle.

Dans les pays de l'Est, c'est exactement le contraire. Les Soviétiques, dès 1944, ont tourné beaucoup de films sur la guerre et la libération des camps. Puis ils ont oublié leurs enregistrements. La figure du héros de la Grande Guerre patriotique a pris le pas sur la figure de la victime. Ces films sur les camps ne pouvaient pas illustrer le héros dont ils avaient besoin pour solidariser les communistes et galvaniser les peuples. L'image d'un cadavre ambulante, survivant des camps d'extermination, pouvait servir à indigner le bon peuple, à l'écoeurer, mais pas à glorifier

la victoire communiste. Un héros doit constituer une belle image publicitaire, pas une horreur accablante.

Quel bonheur de suivre un héros qui nous enthousiasme ! Nous avons besoin de croire qu'il est au-dessus des hommes pour que le pouvoir que nous lui donnons nous rassure et nous enflamme. Quel bonheur dans notre malheur ! Un héros en temps de paix nous réveille en jouant avec la mort, mais en temps de guerre, ses exploits nous redonnent la vie alors que nous étions en agonie psychique. En émergeant au-dessus des hommes, il dévoile ce qu'il y a de mieux au fond de nous, c'était engourdi, voilà tout. [...] Mais quand un effondrement individuel ou social provoque un sentiment de perte, la déchirure ou la douleur nous rend avide d'un sauveur. [...] Le panurgisme prend un effet rassurant qui nous fait perdre toute autonomie de pensée. La foi qui nous sauve n'est pas négociable. La moindre interrogation fait l'effet d'une agression qui révèle notre angoisse. Celui qui sème le doute ébranle notre assurance et nous fait rechuter. A mort le dissident ! Ce n'est pas un opposant avec qui nous pouvons débattre, c'est un ennemi qui nous agresse et qu'il est légitime d'éliminer.

Extrait d'« Ivres paradis, bonheurs héroïques ». © Odile Jacob, 2016.

aris, 13 n
police
es du B

sauvent. Quand j'étais dans les institutions, les adultes ne parlaient pas aux enfants à cette époque-là. Je n'avais de relations « humaines » qu'avec les animaux. C'étaient les seuls avec qui il y avait un peu d'échange, d'affect. Je me disais que, lorsque je serais grand, j'aurais comme Tarzan un slip en peau de bête avec un poignard ! Et c'est Jane qui lui apprend à parler, souvenez-vous aussi, c'est Jane qui l'humanise. Alors, ces enfants paumés, ça me permet de les comprendre. Ils sont largués, ils n'ont pas de projets. Ils ont besoin de héros qui leur offrent une identification constructive. Dès que quelqu'un propose un projet à ces gosses-là, ils s'en saisissent. Si c'est un projet de socialisation, tant mieux...

On voit des conversions dans les deux sens d'ailleurs. Je pense à un gars qui avait un passé de délinquant incroyable. Parce que, contrairement à ce qu'on pense, il y a une érotisation de la peur, de l'angoisse, de la mort. Voyez comment les supporters de football se battent stupidement avec une violence terrifiante. J'en ai rencontré quelques-uns, ils disaient : on a peur avant le match, et après on est incroyablement euphorisés. Parce qu'il s'agit d'un sentiment euphorisant. On a l'explication biologique : les hormones du stress provoquent un rebond de sécrétions d'endorphines. Et, quand on protège trop nos enfants, on leur supprime cette euphorisation, cette érotisation de la peur. On les engourdit complètement en les protégeant trop. Donc ils se mettent à l'épreuve pour se stimuler, pour savoir ce qu'ils veulent et se prouver qu'ils valent quelque chose. Toutes les cultures ont inventé des initiations pour adolescents, sauf la nôtre, qui a inventé des initiations tout autres comme le baccalauréat. Les gosses sont inertes, ils ne bougent pas. On sélectionne nos enfants sur leur aptitude à ne pas bouger, à la sédentarité. D'où l'apparition d'une nouvelle forme de pathologie qui n'existe qu'en Occident : l'hyperkinésie. Ces gosses (une très grande majorité de garçons) sont

insupportables parce qu'ils ne tiennent pas en place, ils foutent en l'air l'ambiance d'une classe, ils contestent tout le monde. Et ils se font chasser, désocialiser. J'ai eu à en suivre. Ces garçons-là, vous les mettez au champ ou à l'usine... l'hyperkinésie disparaît !

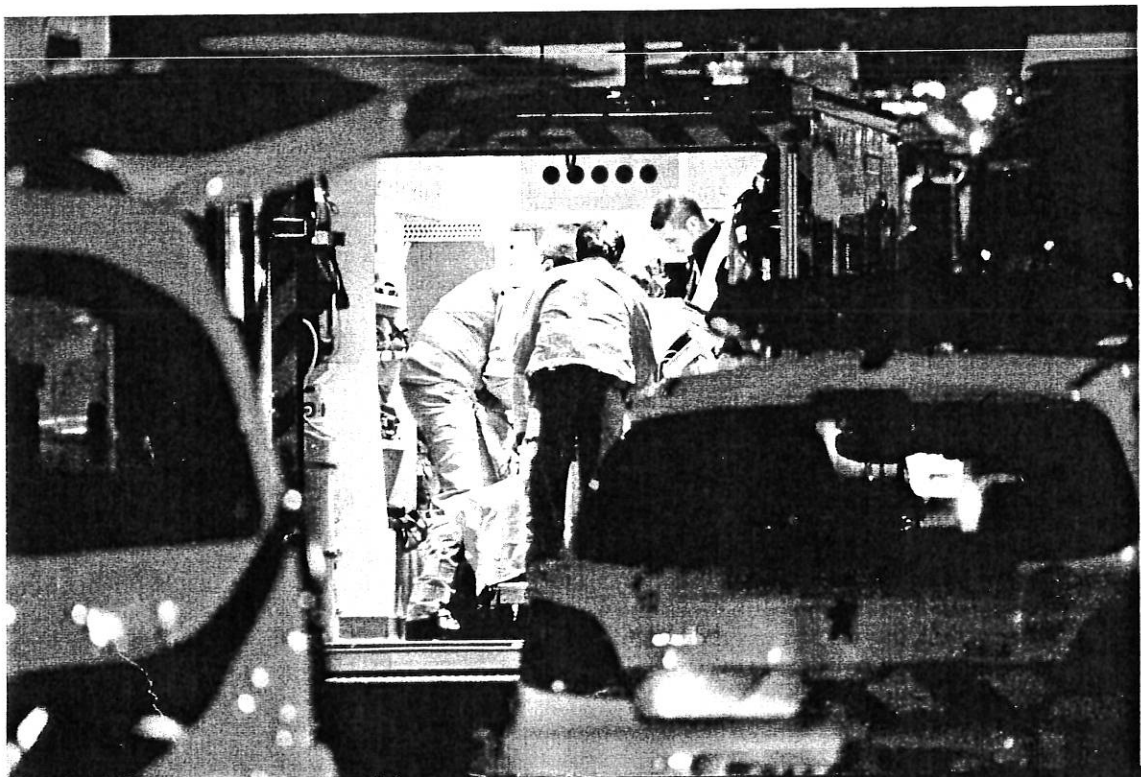
Cette culture-là, elle a pourtant aussi distingué des gens comme vous !

Dans le quartier où j'étais, c'est un vrai miracle que j'aie fait des études. Mais, quand j'ai fait ces études, j'ai perdu tous mes copains de quartier. J'étais à Sannois, vers Argenteuil, qui était en ce temps-là loin de Paris. A l'époque, on disait : « Il n'y a que les filles et les pédés qui font des études. » Je vous promets que j'ai entendu cette phrase. Toi, tu es un minable. Un homme, un vrai, il est plâtrier, il va à l'usine, à 18 ans il gagne sa vie. C'est la culture de ces quartiers. Quand on les déculture, on provoque une socialisation archaïque. Là encore, c'est la loi du plus fort : nous, les hommes, on est forts, nous on va à l'usine. J'ai longtemps soigné des ouvriers au centre médico-social de La Seyne. Ils étaient fiers d'être ouvriers, ils n'étaient pas humiliés.

Il y avait une fierté du prolétariat, aujourd'hui il est certain qu'on l'a bien entamée.

J'ai été laveur de carreaux pendant mes premières années de médecine, pour gagner ma vie. Je travaillais au forfait de 5 heures à 8 heures du matin, parce qu'à 8 heures les gens des bureaux arrivaient. Je rêvais que j'en sortirais, mais je ne savais pas si ce serait le cas. Je bénéficiais de ce refuge dans l'imaginaire, comme dit Freud, mais si ça n'avait pas marché, j'aurais probablement été dépressif, j'aurais été en échec toute ma vie. Donc ces gosses-là vivent dans ce monde-là, et si on ne leur propose pas un projet, la seule dignité qui leur reste sera la brutalité, la violence. Ce sont des proies vulnérables, les gogos de l'islam, comme les SS étaient les gogos du nazisme, comme beaucoup d'Allemands ont été les gogos du nazisme. □

Jeunes gens, place des Aigalades, dans les quartiers Nord de Marseille.



Paris, 13 novembre 2015. La police et les ambulances sur les lieux du Bataclan.